

Yves Navarre

Villa des fleurs¹

Décor :

Cinq chaises et un fauteuil assortis, sans style. Une table de bridge qui se referme pour faire guéridon. Sur la table ouverte un service à thé au grand complet. Moune range tout sur un plateau. Léa, dans le fauteuil, tricote. Un poste de radio façon gothique. Un téléphone.

Époque :

Juste après la Seconde Guerre mondiale.

Personnages :

On les découvrira au fur et à mesure. Léa est sans âge, brune. Moune est sans âge, blonde. Les autres peuvent être joués par un seul et même acteur.

Mise en scène :

À chacune et chacun de l'imaginer.

¹ Cette pièce de théâtre a été publiée pour la première fois dans *Romans, un roman*, aux éditions Albin Michel en 1988. Elle est également considérée par l'auteur comme un roman, comme il l'écrit dans son *Carnet de Bord*. *Romans, un roman* contient par ailleurs une autre pièce de théâtre incluse dans *Lukas*. Voir le site <http://www.yvesnavarre.ch/Romansunroman.htm>.

1.

Moune a tout rangé sur le plateau. Elle s'assoit.

MOUNE. - Si au moins il y avait des fleurs, même pas, des troènes, du lierre, et encore, rien n'a été taillé depuis le début de la guerre. C'est la banlieue, ni belle ni moche, une impasse privée, comme on dit. Privée de quoi, je te le demande ?

LÉA. - Calme-toi, c'est le thé, tu le sais, et tu continues, cinq tasses, je t'ai vue.

MOUNE. - Si au moins nous avons été des résistantes. Il y aurait eu de l'action. Même pas. Si au moins j'avais pu séduire le mien, Yorgos. Et toi, garder le tien, Léon. Il est mort.

LÉA. - Parle plus fort.

MOUNE. - Si au moins il y avait des fleurs. Oui. Parfois. L'été. Dans des pots. Chacun pour soi. A chacun son pavillon. Du genre *Ça me suffit, Mon château, Les heures claires*, à chacun son jardinet, tout s'arrête aux murets, les pavillons sont à touche-touche, frileusement. La guerre est finie. On se fréquente mais à distance. Les dames catholiques ont bu leur thé et sont parties. Si au moins nous étions des bigotes.

LÉA. - Des biscottes ?

MOUNE. - Non, des grenouilles de bénitier.

LÉA. - Tais-toi et range.

Moune se lève et prend le plateau.

MOUNE. - Mme Charrette a laissé son boudoir.

LÉA. - Remets-le dans la boîte.

MOUNE. - Elle l'a touché.

LÉA. - Fais comme je te dis. Sois bonne.

MOUNE. - Bonne à rien faire ? Tu as donné des tickets de pain à Mme Godillot.

LÉA. - Godillot de la Morvandelle, combien de fois faudra-t-il que je te le répète ?

MOUNE. - Pour moi, c'est une Godillot tout court. Elle n'était pas à la messe dimanche. Par contre elle était à la pâtisserie Saint-Pierre à la sortie. Je dis par contre, pas en revanche, la revanche c'est jamais assez.

LÉA. - Sa fille a trop d'acné.

MOUNE. - Mme Gros a la tuberculose. Tu as remarqué, elle ne parle pas de ses sanas. Elle dit « quand j'étais dans les Alpes », « quand j'étais en Suisse chez ma cousine Catherine ». Où est sa tasse ? Je la ferai bouillir. En plus, son mari est communiste.

LÉA. - Ça ne s'attrape pas.

MOUNE. - Et la Saint-Treuil, l'air en deuil, qui ne dit rien, le genre rosaire, elle doit rigoler en rentrant chez elle.

LÉA. - Tout doux, elle n'a pas vu son mari depuis cinq ans et ça doit être ça, la surprise.

MOUNE. - Je n'ai rien dit pendant la réunion.

LÉA. - Tu as été parfaite.

MOUNE. - Cinq ans, au Cameroun, drôle de guerre. Il ne s'est pas fait fusiller, lui. Il n'est pas mort bêtement sur un passage à niveau, lui. Comme ton Léon, pardon.

LÉA. - Moune !

MOUNE. - Non, Marthe, pas Moune, je ne veux plus de Moune.

LÉA. - Mounette, Minou, je t'en prie.

MOUNE. - Le temps du piano à quatre mains, Diabelli et tutti quanti, c'est fini.

LÉA. - Je t'aime quand tu te fâches, comme Père quand il nous grondait.

MOUNE. - Non, pas ça, pas lui, pas eux, sinon je lâche le plateau. Je te déteste, Léa, quand tu fais la douce.

LÉA. - Je suis l'aînée.

MOUNE. - Je n'ai pas eu de Léon, moi. Si au moins Yorgos...

LÉA. - Stop !

MOUNE. - Quoi stop ? Ton Léon était bête et bon à la fois. Tu as un tour d'avance sur moi.

LÉA. - Minouche ...

MOUNE. - Stop, sister, si Léon était là, les troènes, au moins, seraient taillés, le lierre ne pousserait pas chez les voisins, la bijoutière s'est plainte, je l'ai vu à son regard, pas plus tard qu'hier.

LÉA. - Ne parlons pas d'elle. Elle ferait mieux de relire son Ancien Testament. Aïe !

MOUNE. - Tu viens de rater une maille. Les Van Bergen ne sont pas contents non plus, de l'autre côté.

LÉA. - Ils sont protestants, eux. Tais-toi et range.

MOUNE. - Quoi ? Et ta Mme Zarla, née Lazare, qui fait semblant d'être catholique. Quand je pense qu'elle a osé parler de sa robe de première communiant. Ça oui, chez elle, les boudoirs sont croustillants, ça croustille chez les Zarla.

LÉA. - Marthe !

MOUNE. - T'es contente ? Elle l'aura la Saint-Treuil, son billet d'avion pour que son mari vienne la revoir. Est-ce qu'il lui écrit au moins ? Il lui a préféré une Noire, c'est sûr, genre ébène, qui ne cause pas et qui se couche.

LÉA. - Marthe, second avertissement.

MOUNE. - C'est mauvais signe quand tu m'appelles Marthe. Je n'ai rien dit quand elles étaient là. Alors ?

LÉA. - Un peu de mystère. Pas tout, tout de suite, tout le temps, tu me lasses, le temps passe mal. J'aimais Léon, tu le sais.

MOUNE. - Et si Yorgos, vingt ans plus tard, m'écrivait pour me dire « viens, c'est toi que j'attends », tu ferais la collecte pour mon billet d'avion ? Il doit bien être ambassadeur au Nicaragua, ou au Pakistan, c'est plus important, tu réponds ?

Moune sort avec le plateau. Léa pose son tricot.

LEA. - Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir une soeur pareille ?

Des coulisses, voix de Moune :

MOUNE. - Tu n'as rien fait, justement.

LÉA. - Tu écoutes ?

MOUNE. - Dieu entend tout. Je n'ai rien d'autre à faire. Si au moins je pouvais encore plaire.

Bruit de vaisselle. Léa branche la radio. Musique de l'après-guerre. Léa se caresse le visage et les lèvres. Moune revient. Un fichu sur la tête, un plumeau à la main.

MOUNE. - Ce que je te dis, c'est pour ton bien. Tu ne te souviens pas ? Il y avait de l'amour, ça butinait ici.

LÉA. - Tu as déjà fait le ménage ce matin.

MOUNE. - C'est une scène de ménage. « Ne rentrez pas trop tard. » « N'attrapez pas froid. » « Mettez vos gants. » « N'oubliez pas de dire merci à la maîtresse de maison. » Tu ne te le rappelles pas ?

LÉA. - Le plumeau souffre, il est si vieux.

MOUNE. - Je retire les miettes. Ça s'incrute; les miettes. Surtout les miettes des dames qui caquettent. Elle est vieille, aussi, la Saint-Treuil. Elle a perdu presque toutes ses plumes. Qui a dit, ici, l'autre fois, la Charrette, la Godillot de la Mortadelle, la Zarla ou la Gros, la Saint-Treuil n'était pas là, tu venais d'avoir l'idée géniale, absolument géniale d'une collecte pour le billet d'avion, « oui, mais quand elle sourit, on a l'impression d'entrer dans un village de Nègres », le froid, la gaffe, quel silence !

LÉA. - C'est vrai, il faudrait au moins qu'elle puisse sourire en lui ouvrant la porte ou à l'aéroport.

MOUNE. - Si au moins nous avons été des résistantes.

LÉA. - Plaît-il ?

MOUNE. - Si au moins il y avait eu des fleurs. Si au moins. Si au moins nous avons été de vraies bigotes.

LÉA. - Charlotte ?

MOUNE. - Non, elle est morte, elle était à côté de Léon quand le train est passé entre les barrières, vroom ! J'arrête. Si au moins il y avait eu des soldats ennemis, dans le train, ou des explosifs, non, ton Léon a calé là. En plein milieu. Sur les rails. Et vroom ! J'arrête.

Moune éteint la radio, retire le fichu, pose le plumeau et s'assoit.

MOUNE. - J'éteins sinon on va se taire, et toi, et moi, comme deux pavillons, dans le pavillon.

Moune défait un pull-over, embobine la laine. Léa reprend son tricot. Cinq heures à une pendule.

MOUNE. - Il était comment, M. de Saint-Treuil? Je ne me souviens plus très bien.

LÉA. - Gris.

MOUNE. - Ça fait quoi du gris avec du noir ?

LÉA. - C'est un homme bien.

MOUNE. - De quel côté dormait Léon, à droite ou à gauche ?

LÉA. - Mounette, Marnouche, je t'en prie.

MOUNE: - Il ronflait, n'est-ce pas, comme une locomotive? Pardon, Léa, ça m'a échappé. Je t'aime bien, tu sais. Non je t'aime tout court, comme une Godillot tout court, Fa me suffit. À quoi pensais-tu quand Léon ne te prenait pas dans ses bras ? Les enfants, ça se fait au milieu du lit, oui ou non ? Tu tricotes en zigzag. Tu ferais mieux de me répondre. On m'aurait appelée tante Marthe. Quand je me suis donnée à Yorgos, trop vite, trop tôt, nous n'étions même pas fiancés, c'était lui ou rien, nous n'avons pas quitté le milieu du lit. Il ne m'a pas lâchée d'un centimètre carré. Une nuit pour une vie, c'est déjà ça. Je n'ai qu'un bon souvenir, moi. Il en a choisi une autre. Même pas grecque comme nous, une Anglaise, un bâton de chaise, et ça vous faisah rire. J'aurais pu lui faire du chantage, le coup du bébé, il n'avait pas pris de précautions, fou de moi, et moi folle de lui, un étourdissement. Il avait des dents comme des amandes fraîches.

LÉA. - Mouche, s'il te plaît.

MOUNE. -Je suis ta mouche maintenant ?

LÉA. - Tu m'agaces.

MOUNE. -Je te parle, ça te parle, avoue.

Léa défait son tricot et le reprend maille par maille deux ou trois rangs plus bas.

LÉA. - Tu me troubles.

MOUNE. - Il va m'écrire. Une femme comme moi, une nuit comme ça, ça ne s'oublie pas. Ta belle-soeur Charlotte ne t'aimait pas beaucoup. Parfois, je me dis que la voiture a calé à cause de toi, ils parlaient de toi, pan les barrières et vlan le train !

LÉA. - Comment oses-tu ?

MOUNE. - J'ose. Je suis ce que je suis. Qui aime qui et quand, je te le demande. Léa ?

LÉA. - Branche la radio, c'est l'heure de *Reine d'un jour*.

MOUNE. - Léon et Charlotte, deux d'un coup, fauchés, une erreur de garde-barrière, ils finiront bien par nous payer l'assurance-vie, on fera refaire le toit. Et j'ai récupéré ma chambre, merci Charlotte.

LÉA. -Je reprendrais bien un peu de thé.

MOUNE. - Non. C'est bientôt l'heure du dîner. Les restes de midi ou j'improvise ?

Moune se lève.

2.

Après le dîner. Moune est installée dans le fauteuil, Léa revient.

MOUNE. - Qui va à la chasse perd sa place.

LÉA. - Comment peux-tu ?

MOUNE. - Ce n'est même pas du courage, je n'ai pas le choix.

LÉA. -Je t'aime, tu le sais, et tu continues.

MOUNE. - Je veux partir. De ce côté la bijoutière se met les doigts dans le nez en faisant les comptes de la journée. De ce côté M. Van Bergen ne dit pas un mot à Mme Van Bergen, leurs enfants n'ont pas le droit de parler. Et le lierre pousse d'un côté comme de l'autre. Des bruits de pas dans les graviers des jardinets, je veux partir avant d'être complètement vieille.

LÉA. -Je t'aime, Marthe.

MOUNE. - Chaque soir, avec toi, j'ai l'impression que ce sera le dernier soir, c'était comme ça il y a cent ans, ce sera comme ça dans cent ans. Pendant ce temps, le balcon se lézarde, tout va s'effondrer. Mais nous sommes là, au premier rang du balcon, nous nous reproduisons, de la copie d'ancien, on s'adore et on se dévore, il n'y aura jamais de quoi en faire un drame, tout juste une comédie. Je veux me faire belle, je veux sortir. Tant qu'il est encore temps. Tant qu'il y aura un homme plus vieux que moi. Tu prenais toute la place sur la banquette quand nous faisions du piano à quatre mains, tu voulais les aigus et tu me laissais les graves, je t'accompagnais déjà.

LÉA. - Rends-moi mon fauteuil.

MOUNE. - Toi la première et moi la seconde, j'aime les secondes, ça parle là où ça souffre. L'aîné de Mme Gros a traité le petit dernier de la gardienne de la villa de « nez crochu ». M. Gros a fouetté ses enfants dans la loge des gardiens. Les gardiens ont été obligés de l'arrêter. « Non, pas ça, monsieur Gros, disaient-ils, nous avons déjà assez souffert. » Toi, tu les appelles tour à tour les Blum, ou les Stein, tu dis que tu ne te souviens pas. Et tu fais la collecte pour la Saint-Treuil.

LÉA. - Rends-moi mon fauteuil.

MOUNE. - Doute, flanche, pleumiche, trépigne, je suis très bien là où je suis maintenant, j'ai la parole, je me la garde, au vif ! Tu refuses le bonjour aux Van Bergen parce qu'ils sont parpaillots. Mais si notre groupe de dames catholiques était oecuménique, ce serait un groupe de choc. Il y aurait de l'avenir. Tu es jalouse des foulards et du sac en faux croco de la Zarla. Et quand Mme Gros toussote, la Charrette et toi prenez un air dégoûté, je finis par vous ressembler.

LÉA. -Je vais me coucher, le dîner était délicieux, merci.

MOUNE. - Tu n'aimes que les restes.

LÉA. - Calme-toi.

MOUNE. - Fâche-toi, je crois que le lierre commence à pousser dans ma tête, je m'entraîne au be-bop dans ma chambre, c'est la fin du fox-trot, je prépare mon évasion. J'ai les bas qu'il faut et du rouge à lèvres « Fuji-Yama ». Il y a de l'espoir. Je fermerai les yeux, je me dirai « c'est Yorgos ». J'irai faire la vaisselle ailleurs. Et toi, tu gardes ça à la portée de la main. *Plaisance et complaisance, Traité de restauration morale, De la fatalité au sacrifice et de la soumission à l'effort, Pour une morale neuve*, les oeuvres complètes de ton Léon. Elles ne seront pas publiées, Léon était meilleur professeur que philosophe, lui aussi n'aimait que les restes.

LÉA. - Cette fois, je vais me coucher.

MOUNE. - Éteins la lumière, bonne nuit.

LÉA. - Dors bien.

Léa dort. Eteint la lumière. Dans l'obscurité Moune branche la radio, du jazz, elle écoute. Elle baisse h musique, seule dans la nuit.

MOUNE. - Toujours ça de pris. C'était à Vouliagmeni, un hôtel, au bord d'un golf râpé et rachitique, le vent tuait l'herbe, le meltemi, beaucoup plus que le soleil ou le manque d'eau. Il fait vent dans ma tête. Le lierre, ça meurt où ça s'attache. Sur le registre de l'hôtel, il avait inscrit M. et Mme Alecos Kaftanzoglou, un nom inventé, mais nous étions un monsieur et une madame ensemble, c'était bon signe. Seulement voilà, il y avait une serviette nid-d'abeilles sur le lit, avec un petit savon *Have a nice time* et ça, c'était de mauvais goût. Dans quel hôtel étions-nous ? Trop tard, il m'embrassait. Et moi, folle, la folie de l'escapade, le ridicule de la pêche au fouetté, j'ai tout oublié, je lui ai fait faire la descente du grand canyon du Colorado, une toute première. Je me sentais du genre Niagara, je faisais plouf dans ses bras. Le lendemain, en me quittant, il me dira « ette nuit est un gage entre toi et moi ». J'ai payé les suppléments du petit déjeuner. Le tour était joué. Toujours ça de pris.

Elle met la radio plus fort. Noir.

3.

Le matin, Léa écoute « le réveil musculaire » à la radio. « Courez, courez, soufflez », elle nettoie son fauteuil, prépare son tricot, remet en pile les oeuvres de Léon. Moune apparaît, en robe de chambre.

MOUNE. - J'ai fait un rêve. J'étais devant un mur. Il y avait une inscription, *l'irréel du présent est politique*. C'était rue Guynemer, près du musée du Luxembourg, je n'ai pas compris, j'ai changé de trottoir, j'ai changé de rêve.

LÉA. - Prépare le café.

MOUNE. - Non, ce matin c'est chicorée. Après, j'ai rêvé blanc.

LÉA. - Tu me fais peur avec tes histoires. Chaque matin je me dis « elle est partie » et puis j'entends craquer le parquet de la chambre de Charlotte.

MOUNE. - Ma chambre !

LÉA. - Je me dis « la petite souris est toujours là, tout va ».

MOUNE - Moi ? Je suis un rat !

LÉA. - Sois gentille, un petit sourire. Moumouche ?

MOUNE. - Je ne travaille pas sur commande, Mrs Léa, épouse Léon. Nous sommes allées au musée du Luxembourg quand nous étions petites. C'est même là que j'ai vu mes premiers Yorgos tout nus. Toi tu baissais les yeux. Tu baissais les yeux aussi devant Léon ?

LÉA. -, J'entends la bouilloire, l'eau chante.

MOUNE. - Nous sommes même allées au ski. Je descendais plus vite que toi. En fin d'après-midi, un jour, la vallée n'était déjà plus au soleil, j'allais m'élancer quand tu m'as dit *arrête-toi avant l'ombre*. C'est presque aussi beau que ce que j'ai lu sur le mur, dans mon rêve, *l'irréel du présent est politique*.

LÉA. - Ça ne veut rien dire.

MOUNE. - Quand je regarde mes mains, j'ai l'impression d'entendre mes ongles pousser.

LEA. - Puisque tu y tiens, je vais préparer le petit déjeuner.

MOUNE. - Regarde-moi, mieux que ça, on était bien au soleil, là-haut, toutes les deux ? Tu rêves parfois, la nuit ? De quoi ?

LEA. -J'y vais.

MOUNE. - Laisse-moi faire, c'est mon plaisir, et ton droit. Je ne me suis pas arrêtée avant l'ombre, moi.

Elle sort. Léa ouvre la table de bridge, s'assoit avec bonheur dans le fauteuil et reprend son tricot. Un spot lumineux sur Moune, seule avec le plateau du petit déjeuner.

MOUNE. - Je vais, je viens, je reviens, je sers, je dessers, je ne sers à rien, le temps passe, je suis intacte, ça sent le moisi, le petit moisi, depuis longtemps, et pour longtemps encore. Bonne à tout faire de ma soeur, petite soeur des riches, en avant pour le Cameroun et le dentier de la Saint-Treuil, bonne à rien faire, ce n'est même plus drôle. J'aime le parfum de la chicorée, pas celui du moisi. Nous ne sortirons jamais de ce salon. Il faudrait une révolte, une lumière éblouissante, un coup de foudre qui tombe et brûle tout. Yorgos, je l'ai regardé les yeux grands ouverts. On se croit l'élue. Si au moins je pouvais fermer les yeux avec d'autres et ne voir que lui. Léa a besoin de toi. Tu souffres pour elle. Tu te moques pour elle. Si au moins tu pouvais tarabuster, chasser l'odeur de jardin et la peur des pavillons de banlieue. Une heure, un jour, on t'exhorte, tu y crois, puis on te laisse tomber. Agapimou Yorgos ! *Elle crie*. Le petit déjeuner est servi.

4.

Un autre jour, comme une ambiance de fête. Léa s'apprête à sortir.

LÉA. - Le dentiste de Mme Godillot de la Morvandelle est moins cher que celui de Mme Zarla. Celui de Mme Gros travaille plus vite et il accepte des paiements échelonnés.

MOUNE. - En avant pour les échelons, vivons.

LÉA. - Tu es sans coeur.

MOUNE. - J'en ai trop, tu veux que je te chante *j'ai du bonheur à revendre et personne pour m'en acheter ?*

LÉA. - Pas de ça ici. Tu ne peux pas comprendre.

MOUNE. - Quoi ? Vas-y !

LÉA. - Qu'un homme ait besoin de revoir une femme, c'est lui qui viendra, après tant d'années. Et il y a les enfants.

MOUNE. - Sales en été, morveux en hiver, des mal-léchés, qui jouent au ballon et cassent les vitres, même pas pardon, une flopée.

LÉA. - Mme Saint-Treuil a remboursé le vitrier à chaque fois.

MOUNE. - C'est Léon que tu voudrais faire revenir ?

LÉA. - Toi, Yorgos, tu y penses tout le temps.

MOUNE. - Il me prendra telle quelle, en l'état, avec toutes mes dents, je les soigne.

LÉA. - Parfois, je me demande si je t'aime.

MOUNE. - Parfois, je me demande ce que je ferais sans toi, toi et ton odeur de sainteté.

LEA. - Je vais payer le billet, je passerai chez le dentiste en rentrant, je serai de retour dans deux heures.

MOUNE. - Fais attention en traversant l'avenue du Roule, tu regardes toujours du mauvais côté. J'aurais tant voulu vivre une autre vie.

LÉA. - Plaît-il ?

Mom: - Non, je n'ai rien dit. Je t'offrirai un sac en faux croco et un foulard avec. Mets ton chapeau, il fait froid. Dis bonjour à la ville pour moi. C'est où, Air Cameroun ?

LÉA. - À l'Opéra.

MOUNE: - Va voir les bijoux, rue de la Paix.

LÉA. - J'irai, je t'aime, petite soeur.

MOUNE. - Vas-y, vite, tout dans l'aigreur, rien qu'en douceur, ni vu ni connu, tout continue.

LÉA. - Tu me l'offriras quand, le sac ?

MOUNE. - Quand la Saint-Treuil aura toutes ses dents.

LÉA. - Avec un foulard bleu ?

M o m . - Oui, bleu, vas-y, tu es en mission, une vraie dame missionnaire. Ne perds pas l'argent de la collecte, c'est de l'argent béni.

LÉA. - J'ai mis trop de poudre ?

MOUNE. - Ça va.

LÉA. - Tu ne feras pas de projets en mon absence.

MOUNE. - Promis, va-t'en.

Léa son dignement. Seule, Moune prend le téléphone. Il n'y a pas eu de sonnerie.

MOUNE. - Allô ! Oui, c'est de la part de qui ? Oui, un instant, je vais la chercher.

Elle pose la main sur l'écouteur puis le reprend.

MOUNE. - Yorgos, c'est toi? Oui, c'est moi, non, je suis contente, je t'assure. Oui, oui, oui. Non, je te promets. Je suis un petit peu émue, c'est tout. Non, pas seulement un peu, je suis *très* émue. Oui, *très*. Et toi? Tu m'as bien dit au petit déjeuner à Vouliagmeni que, pour être fort, il fallait répondre à une question par une question. Alors et toi? D'où m'appelles-tu? Ah bon, pourquoi? Tout de suite? Non. Je suis mariée, j'ai des enfants, tout va, du verbe aller. Tu les entends? Non, c'est vrai, à cette heure-ci ils sont encore à l'école. L'aîné va passer son bac. Et toi? Les tiens? Tu n'en as pas? Même pas un petit bilingue? Non, je plaisante. Oui, je mentais. Et toi tu ne m'as jamais menti? Non, ce soir j'ai rendez-vous. Demain aussi. Après-demain également. Tu pars quand? Alors j'ai rendez-vous tout le temps et c'est vrai. Avec qui? Non, sans toi, ça ira, ça ira, du verbe aller. *Elle regarde autour d'elle, derrière elle comme si elle avait peur de Léa.* Avec toi? Salaud, malaka, aspro colo, de toutes les façons tu ne me reconnaîtrais pas. Adios muchacho. *Elle raccroche. Le téléphone sonne pour de vrai, elle décroche.* Allô, Maillot 53-39 j'écoute. Non madame, c'est une erreur, la blanchisserie Blanche-Neige est fermée depuis longtemps, the snowwhite laundry is closed forever. *Elle raccroche. Noir.*

5.

Comme au début, Moune va repartir avec le plateau, elle le repose.

MOUNE. - Pourquoi toujours chez nous ?

LÉA. - Elles nous aiment, ma Moumie.

MOUNE. - Non, elles sont pressées, égoïstes.

LÉA. - Le thé est meilleur chez nous, c'est tout.

MOUNE. - La Zarla a oublié son foulard.

LÉA. - « Madame » >> Zarla.

MOUNE. - La Saint-Treuil est méconnaissable avec ses nouvelles dents. Ah, quand elle nous a dit merci, non, comme ça, merciiii...

LÉA. - « Madame » Saint-Treuil !

MOUNE. - La Charrette est une taupe. La Godillot de je ne sais plus quoi m'appelle madame, c'est mademoiselle.

LÉA. - Je croyais que ...

MOUNE. - Justement, ça me gêne, mademoiselle ça me plaît, ça me va, et vivement le printemps, plus de thé, la liberté, là où il y a le plus de culture il y a le plus de barbarie.

LÉA. - C'est de qui ?

MOUNE. - De ton Léon, tome sept, le troisième avant la fin. Tu pourrais les lire, au moins.

LÉA. - Je les garde. Ils me tiennent compagnie.

MOUNE. - Yorgos est à Paris, une conférence internationale, j'ai rendez-vous avec lui, à minuit, nous irons manger des huîtres. À chaque huître une perle, comme la belle Otéro.

LÉA. - Qui ?

MOUNE. - Une fatale, comme moi. Tu me prêtés ta robe noire ?

LÉA. - Je l'ai revendue pour la collecte. Mets la grise.

MOUNE. - Elle craque de partout.

LÉA. - Tu mens.

MOUNE. - Dis que j'ai le nez qui bouge, que c'est écrit sur mon front, jalouse, il arrive quand, Saint-Treuil ?

LÉA. - Ce soir.

MOUNE. - Tu es toute chose quand tu me dis « ce soir ».

LÉA. -, Nettoie et range.

MOUNE. - Tu aurais pu me prévenir pour la robe noire.

LÉA. - Tu aurais pu me prévenir pour Yorgos.

MOUNE. - Ah non !

LÉA. - Ah non !

MOU&. - Pas ça !

LÉA. - Pas ça !

MOUNE. - Et ça te fait rire ?

LÉA. - Je t'aime, tu m'amuses.

MOUNE-. Je t'aime, tu me dégoûtes.

LÉA. - Pauvre Marthe.

MOU.T. - Pauvre Moune.

LÉA. - Pffff..

MOUNE. - Pffff..

LÉA. - Ah non, pas ça !

MOUNE. - Ah non, pas ça ! Si tu me le fais, je te le fais. Entre nous, ce n'était pas du piano à quatre mains mais du deux fois deux mains, dans la famille on est plutôt du genre soliste.

LÉA. - Tu connais des familles où...

MOLJNE-. Non, et toi ?

LÉA. - Non.

MOUNE. - Alors, c'est quoi ?

LÉA. - Quoi, quoi ?

MOUNE. - La vie que nous menons.

LÉA. - Nous nous battons.

MOUNE. - Nous ?

LÉA. - Une vie meilleure, des valeurs, l'espérance, le souvenir, nous sommes charitables.

MOUNE - Je vais faire la vaisselle. Je mettrai la robe grise.

Elle prend le plateau et sort.

LÉA. - Alors, c'est vrai, Yorgos, raconte, tu ne me dis jamais rien. Nous nous parlons et rien.

6.

Tard dans la nuit, tout est très bien rangé, sur le guéridon un bouquet de fleurs. Léa entre à reculons, en robe noire, la robe noire. M. Eric Saint-Treuil apparaît. Il retire son chapeau, garde son manteau. Il est beau. Léa est belle.

LÉA. - C'est toi ?

ÉRIC. - Oui, c'est moi.

LÉA. - Je ne connais rien de plus beau que ce dialogue. Ça fait rire à l'opérette, mais ici, maintenant, je comprends. On recommence ? C'est toi ?

ÉRIC. - Oui, c'est moi.

LÉA. - Viens.

ÉRIC. - Je ne vais pas pouvoir rester longtemps.

LÉA. - Retire ton manteau, fais comme si, assieds-toi, j'ai fermé les rideaux, ils sont toujours fermés le soir. Je me disais bien qu'un jour, un instant...

ÉRIC. - M. Van Bergen promenait son chien, il m'a vu quand j'ai traversé la villa.

LÉA. - Il croit que tu viens me remercier.

ÉRIC. - Ton autre voisine garait sa voiture devant chez moi. Elle a pris la place en mon absence.

LÉA. - Elle est bijoutière, n'y pense plus.

Léa se tient debout derrière Eric, se penche et l'embrasse sur la tête.

LÉA. - Calme-toi, Éric, nous avons peu de temps.

ÉRIC. - Et Marthe ?

LÉA. - Elle est sortie. Je pensais lui offrir le cinéma, elle court après un rêve, elle aussi.

ÉRIC. - Ils m'attendent à la maison.

LÉA. - Nous avons tout le temps.

ÉRIC. - J'ai appris pour ton époux...

LÉA. - Léon était bon. Et puis...

ÉRIC. - Je veux te remercier. Tu leur as menti.

LÉA. - C'est moi qui ai payé pour le billet, avec mon argent.

ÉRIC. - Et les dents de Noëllie ?

LÉA. - C'est moi, tu me diras ce que je dois faire de l'argent de la collecte.

ÉRIC. - Viens, que je te voie.

LÉA. - Attention, j'ai mes chaussures à talons. Mais je n'ai pas de parfum et pas de rouge à lèvres.

Éric se lève. Ils s'étreignent, s'embrassent.

ÉRIC. - Simple visite de courtoisie.

LÉA. - Depuis la mort de Léon, je...

ÉRIC. - Ne dis rien. Il faut que je parte. Toi au moins, tu n'as pas pensé que là-bas, je...

LÉA. - Non, Éric, non.

Elle branche la radio, cherche une musique douce. Un slow.

Viens. Je le veux.

ÉRIC. - On nous entend du dehors.

LÉA. - Cette villa est un tombeau.

Ils dansent.

ÉRIC. - Et la guerre ?

LÉA. - Des hommes en vert, nous avons fait du savon avec du lierre, j'ai défait des pull-overs, j'ai refait des tricots avec. Il y a eu les chars, le chewing-gum, le Coca-Cola. M. Raillard, le voisin, a été retrouvé une balle dans la nuque. On n'a jamais su qui, une sale histoire. La bijoutière a racheté. Il n'y aura bientôt plus de tickets de rationnement, le pain est jaune vif, les politiciens redécouvrent l'éclat du mensonge.

ÉRIC. - C'est du Léon ?

LÉA. - Un jour, nous vivrons ensemble.

ÉRIC. - Peut-être. C'est toi ?

LÉA. - Oui, c'est moi.

Éric se détache d'elle et arrête la radio.

ÉRIC. - Les enfants m'attendent.

LÉA. - Je sais.

ÉRIC. - Je voulais simplement te remercier.

LÉA. - Oui, simplement.

ÉRIC. - Et *le simple ne ment pas forcément*, tu te le rappelles ?

LÉA. - Noëllie ne se doute de rien, je te le promets.

ÉRIC. - Elle veut que tu viennes dîner avec Marthe, demain soir.

LÉA. - À toi de décider.

ÉRIC. - C'est décidé, vous viendrez.

LÉA. - Et si je... *Il pose un doigt sur les lèvres de Léa et remet son manteau, elle lui tend son chapeau*, il nous reste encore un peu de temps.

ÉRIC. - Je t'écoute.

LÉA. - Il n'y a pas de compte à rebours, c'est quoi, nous, un mirage ?

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Il y a quelque chose de juvénile dans cet élan. Il se détache d'elle.

ÉRIC. - Ils attendent, il faut que j'y aille. Et puis ce n'est pas mon genre, comment dit-elle, Marthe, *romantique et sentimentique* ?

LÉA. - Il n'y a pas de genre quand on aime.

ÉRIC. - Tu as défiguré Noëllie.

LÉA. - Peut-être.

ÉRIC. - Tu as tué Léon, à force.

LÉA. - Peut-être.

ÉRIC. -, Je veux tout, tout de suite.

LÉA. - Je t'attends, je vieillis.

ÉRIC. - Moi aussi. Je les aime, tu sais, ils attendent.

LÉA. - Dis-moi au moins, si nous ne nous revoyons pas, je peux encore t'écrire ?

ÉRIC. - Oh oui et moi, poste restante ?

LÉA. - Poste restante, toujours.

Il met son chapeau, sort, s'arrête, se retourne.

ÉRIC. - C'est beaucoup mieux ainsi.

LÉA. - Ainsi quoi ?

ÉRIC. - Rien...

LÉA. - Les paroles tuent.

ÉRIC. - Tout doux, Léa, tout doux et merci.

Il sort. Elle se précipite vers lui et s'arrête net.

LÉA.- Léa, je t'interdis de parler toute seule. Celle qui n'aime pas vit dans la mort, parole d'Évangile, celui qui n'aime pas vit dans la mort, parole de Léon, à qui se fier ? Je plaide coupable. Éric, c'est impossible ? S'il y a des témoins à charge, il faut aussi qu'ils soient à décharge, et l'un et l'autre, les deux à la fois. Léon disait « il a un drôle d'oeil, ce Saint-Treuil, quand il te regarde ». Je répondais « tu trouves ? » Puis, peut à petit, j'ai trouvé. C'est Léon qui m'y a fait penser. Une histoire impossible, toujours la même histoire, drôle, pas drôle, drôle, c'est selon. Léa et Léon. Léon et Léa. Eric ? *Elle se retourne, se frotte les bras, hausse légèrement les épaules, va s'asseoir, retire ses chaussures à talons prend son bicot, abandonne son tricot, attrape un châle et se serre dedans, le visage en arrière, renversé.* Léa, je t'interdis de parler toute seule. Léa ? Stop. Tu mettras des fleurs aux fenêtres cette année, avec l'argent de la collecte, tu seras la seule à le savoir. Tout ça pour un baiser, la première fois. Et si c'était un baiser de trop ? C'était beau, sans baiser. Vas-tu encore lui écrire ? Quand la passion s'en va, alors naît le chagrin. Léa, je t'interdis de parler toute seule ! Oui maman ! *Elle branche la radio en sourdine.*

7.

Noir. Léa s'est endormie sur le fauteuil, tête renversée. Moune entre, robe grise, chic, elle revient du dîner.

MOUNE. - Quoi ! La robe noire ?

Léa se réveille, arrête la radio, remet ses chaussures à talons.

LÉA. - Tu rentres tard, je m'inquiétais.

MOUNE. - En robe noire? Tu me caches quelque chose. Tiens ! *Elle se dirige vers Léa et lui tend violemment un sac en croco avec foulard noué.* Je l'ai volé, c'est pour toi, il était sur la banquette. La dame du genre « je-me-suis-enrichie-au-marché-noir », bijoutière, est allée se faire un raccord fraîcheur aux toilettes. J'en ai profité, hop la, je n'ai pas payé l'addition, j'ai laissé mon manteau au vestiaire, le tête-de-nègre, le tout limé, j'y gagne. Et puis je te fais plaisir. Ouvre-le, c'est ton sac, ton rêve, et le foulard avec.

LÉA. - Ne parle pas ainsi.

MOUNE. - J'aurais très bien pu découcher, aussi. Je parle, je parle, trop, je dis tout, tout de suite, je ne peux pas m'arrêter. Je suis floue, je ne serai jamais folle, je n'ai pas de rancune, j'irai jusqu'au bout de mon rêve. Ouvre le sac, il y a mon sac dedans. Je n'allais tout de même pas prendre le dernier métro, sans manteau, station Obligado, avec deux sacs. J'ai dîné seule, à la Brasserie Alsacienne, place Wagram, des huîtres, sans perle. Je suis remontée par la rue des Acacias, il y a des bars louches. Si j'avais su. *Léa ouvre le sac, Moune reprend le sien, Léa dénoue le foulard et le déplie.* J'ai vidé le sac volé et j'ai tout jeté dans une boîte aux lettres, c'est à toi, c'est un trophée. Un souvenir de Yorgos. Il te plaît ? Pas une éraflure, touche, le luxe.

LÉA. -Je n'oserai jamais sortir avec.

MOUNE. - Tu t'habitueras. Le fermoir fait un très joli bruit, essaie, un bruit de coffre-fort. Et toi, tout de suite, les chaussures à talons, à la hauteur de la situation, la soeur aînée. Dis-moi, tu as les lèvres douces.

LÉA. - Tais-toi.

MOUNE. - La robe noire, c'était pour quoi ?

LÉA. -Je vais jusqu'au bout de mon rêve, moi aussi.

MOUNE. - Dis toujours.

LÉA. - Léon, c'est la robe que je portais le jour de...

MOUNE. - Tu mens.

LÉA. - Oui, je mens.

MOUNE. - Alors pour qui ?

LEA. -Je voulais être aussi belle que toi.

MOUNE. - Tralala.

LÉA. - Je suis sincère.

MOUNE. - On ne peut pas être sincère et le paraître.

LÉA. - Je te le jure.

MOUNE. - C'est un péché de jurer, d'ailleurs tu ne t'es jamais confessée. Alors je te crois, c'est vrai ?

LÉA. - C'est vrai.

Elles s'embrassent comme deux petites filles.

MOUNE. - Je suis allée vite, tu sais, quand j'ai quitté la Brasserie. J'étais rouge, je tremblais, j'ai même failli me tordre le pied devant les Magasins Réunis. Rue des Acacias, j'étais sauvée.

LÉA. - Parle, parle, ça me rassure.

MOT - La robe noire, dis-moi, la vérité !

LÉA. - C'est la robe que je portais le soir où Léon...

MOUNEL - Tu mens.

LÉA. - Nous sommes invitées à dîner chez les Saint-Treuil demain soir.

Mo- - Moi la grise, toi la noire, il y aura la Zarla?

LÉA. - C'est un dîner de remerciements.

MOUNE. - Tu inaugureras le sac ?

LÉA. - Tu crois ? Je peux ?

MOUNE. - Je te l'ordonne, je suis la cadette, si au moins j'avais la vedette.

LÉA. - Pas ça.

MOUNE. - Si au moins j'avais pu découcher une seconde fois.

LÉA. - Je n'écoute plus.

MOUNE. - Si au moins j'avais un message à délivrer pour sauver l'humanité.

LÉA. - Tu te répètes, soeurette, allons nous coucher.

MOUNE. - Les rideaux sont tirés, tout est calfeutré, M. Saint-Treuil a retrouvé sa dame, si au moins il y avait des fleurs.

LÉA. - Tais-toi.

MOUNE. - Demain, je taillerai le lierre et les troènes, j'irai m'acheter un chapeau. J'ai des envies de femme enceinte.

LÉA. - De qui ?

MOUNE. - De mon rêve, j'y tiens, je l'aurai.

LÉA. - Trop tard, Marthe, les gens n'aiment que les vainqueurs.

MOUNE. - Même quand c'était trop tôt c'était déjà trop tard. *Elle montre les manuscrits de Léon.* Il est peut-être le message en question.

LÉA. - Ne me parle plus de Léon.

MOUNE. - Faudrait savoir.

LÉA. - Merci pour le sac, bonne nuit.

Léa sort, Moune s'approche du téléphone, puis recule. Elle ouvre des rideaux imaginaires, deux fenêtres qui la sépareraient du public.

MOUNE. - C'est le grand moment, tout à vue, du dehors on doit voir ce qui se passe dedans, le salon, toujours le même salon, lieu de rencontres et lieu d'absences, lieu de silences savamment calculés pour que l'autre soit éprouvé. On arrive toujours à avoir ce que l'on poursuit, on se le dit, on y croit, on continue, entrez, entrez et vous ne verrez pas, vous ne verrez rien, rien que d'ordinaire. T'as bu, Marthe? Du blanc sec et des huîtres? Quelques huîtres sans perle et une bouteille de blanc, personne en face, le sac de la voisine sur la banquette, du vrai croco. Ça sent le foutu, le passé comme le futur et le présent, une forte odeur de révolu. J'étais bien, couchée dans tes bras, au milieu du lit, Yorgos. J'ai mal calculé mon coup, c'est tout. Je t'ai pour moi seule désormais, pas vraiment comme je voulais t'avoir. Je serais bien entrée dans un bar louche rue des Acacias, rien que pour voir. C'était bien, le milieu du lit, Yorgos avait un grain de beauté, là, et un autre, là, plus petit. Il était le ciel, mon ciel de lit, beau fixe sur toute une vie. J'ai, depuis, si souvent rêvé que je mettais des vipères dans les mules de l'Anglaise, j'ai même rêvé que je conduisais un train, Charlotte venait de reprocher à Léon de me garder à la maison et clap les

barrières, et bang le train, ça déraillait dans ma tête, ça déraille. Je ne suis même pas jalouse, je n'ai aucune, rancune, même pas de quoi en faire un drame. C'est comme s'il n'y avait pas eu de guerre, pas de demain et pas d'hier, même pas aujourd'hui, ce soir, cette nuit, je voulais la robe noire.

Voix de Léa.

LÉA. - Moune, ma Mounette, il faut te coucher.

MOUNE. - J'arrive. *Elle prend le téléphone et s'enroule le fil autour du cou.* Non, pas ça. *Elle prend un des manuscrits de Léon, l'ouvre et lit au hasard.* « Il faut s'avoir avant d'avoir. » S'apostrophe, avoir, avant d'apostrophe, avoir. *Elle répète, ahurie,* « il faut s'avoir avant d'avoir ». Non, pas ça. *Elle jette le manuscrit.* Et il ronflait, tout dans les bronches, rien dans la tronche.

Voix de Léa.

LÉA. - Moune, tu m'entends ?

MOUNE. - Je pense. *Elle s'approche d'une fenêtre, écrit « Yorgos » sur une vitre, du bout du doigt, face au public.* Mon Yorgos. *Elle s'approche de l'autre fenêtre et dessine un coeur avec une flèche, puis elle tire la langue, face au public.* Ils dorment tous. Les Saint-Treuil dorment, les Zarla dorment, les Godillot de mes fesses dorment. Tout le monde dort. *Elle efface ce qu'elle a dessiné sur les vitres.* Même quand il n'y a plus de poussière, il y en a encore, ça laisse des traces, faut faire avec.

Voix de Léa.

LÉA. - J'éteins.

MOUNE. - Fais de beaux rêves.

Noir.

8.

Léa entre dans le salon en robe de chambre, furieuse de voir que les rideaux ont été tirés. Elle les ferme, ombre en deux temps, puis les rouvre d'un geste vif. Elle ouvre une fenêtre.

LÉA. - Moune, il fait soleil. *Elle sort et revient avec le plateau du petit déjeuner.* Moune, le petit déjeuner est servi. *Elle ramasse le manuscrit de Léon et le remet sur la pile.* Moune, ce matin, c'est du café, du vrai. *Elle ouvre l'autre fenêtre, regarde la maison en face, face au public, geste pudique.* Moune, le café va être froid. *Elle s'installe à la table, sert le café, Moune entre en robe de chambre.*

MOUNE. - C'était suspect d'arriver avec une valise. *Léa sert les sucres avec une pince, un pour elle, deux pour Moune.* J'ai rêvé que j'étais dans la valise et que c'était suspect.

LÉA. - Moi, j'arrête mes rêves comme j'arrête la radio, pauvre Mounette.

MOUNE. - Appelle-moi Marthe, je m'appelle Marthe. Yorgos a dû trouver ça très suspect.

LÉA. - Le pain est sec.

MOUNE. - Pourquoi vas-tu à la poste chaque fois que tu fais les courses ? Tu crois qu'il nous voit, là, maintenant ?

LÉA. - Qui ?

MOUNE. - Avoue.

LÉA. - Je ne comprends rien à tes histoires.

MOUNE. - Je comprends trop la mienne, le milieu du lit, la valise et moi dedans, je lui aurais fait des enfants. Laisse-moi au moins un biscuit.

LÉA. - J'ai besoin de prendre des forces.

MOUNE. - Pour ce soir ?

LÉA. - Peut-être.

MOUNE. - Avec toi, peut-être veut dire oui.

LÉA. - Finis ton café.

MOUNE. - Il est froid. *Léa boit.* Nerveuse? Moi c'était un hôtel de passe qui sentait le linoléum et la fleur artificielle, moderne, chambre 17, à l'arrière, vue imprenable sur le parking, pas sur la mer. Yorgos avait une Ford Spider.

LÉA. - Tu me l'as dit cent fois.

MOUNE. - A chaque fois c'est différent, il y a eu le rêve de la veille. Cette nuit j'étais dans la valise, je me portais dans la valise.

LÉA. - Tu te répètes.

MOUNE. - Je m'affirme. Mme Saint-Treuil te fait signe. Réponds-lui, souris, elle secoue les draps à la fenêtre, c'est ce que tu voulais, non ?

LÉA. - Non.

MOUNE. - Je vais préparer les sécateurs. Les cisailles doivent être rouillées. Tu m'aideras à remonter l'échelle de la cave ?

LÉA. - Oui. Après j'irai acheter des fleurs et un foulard neuf. Le sac sera « à moi » ce soir.

Léa remet tout sur le plateau et l'emporte.

MOUNE. - Tu fais le service ? Maintenant ?

LÉA. - J'ai peur de moi.

MOUNE. - Les rôles sont inversés, petite soeur ?

Moune va fermer les fenêtres. Noir. La lumière revient lentement, la radio est allumée. On voit Moune déplier un tissu sur la table et disposer chiffons, produits décapants, sécateur, cisailles. Elle a mis une vareuse d'homme qui est trop grande. Léa entre, pose deux cabas pleins de fleurs et tient à la main un carton enrubanné.

LÉA. - Tu fais ça sur la table de bridge.

MOUNE. - Il n'y a jamais eu de quatrième pour faire le mort.

LÉA. - Tu salis tout.

MOUNE. - Il faut que ça coupe, comme à l'armée, rien du côté de la bijoutière, rien du côté des Van Bergen, et les troènes, zoum. On verra passer les gens. Tu ratisseras, s'il te plaît.

LÉA. - Où est le râteau ?

MOUNE. - À la cave, avec l'échelle. Il faut que tu m'aides.

LÉA. - J'ai peur des araignées.

MOUNE. - Elles ont peur de toi. Et puis non, je ferai tout, toute seule. Tu n'as qu'à recoudre ma robe grise.

LÉA. - C'est mon jour pour le bain.

MOUNE. - J'ai fait la vaisselle à l'eau froide. Ce soir, tu veux être la belle, avoue.

LÉA. - C'est une affaire entre moi et moi.

MOUNE. - Et moi ? Toi, celle qui ne dit rien, et moi, celle qui dit tout.

LÉA. - Tu me fais peur avec ces cisailles.

MOUNE. - Ne me donne pas d'idées.

LÉA. - Tu feras attention, au moins, en haut de l'échelle.

MOUNE. - Au moins, oui, promis.

Léa arrête la radio, s'assoit dans son fauteuil et ouvre religieusement le petit carton après avoir récupéré et embobiné le ruban. Elle montre le foulard à Moune.

LÉA. - Il te plaît ?

MOUNE. - Classique, je l'ai déjà vu vingt fois. Je ne veux qu'un peu de quiétude, tout m'inquiète.

LÉA. - Tu as tout.

MOUNE. - Tout ? Je n'ai rien, tu me donnes le vertige, je m'accroche vaguement à un rêve.

LÉA. - Dis tout de suite que je suis un vestige.

MOUNE. - Tu es un vestige, je suis un vestige, longtemps on piétinera notre champ de fouilles. J'aimais Léon parce qu'il jouait avec les mots, le bon gros. Il disait « la force du pouvoir me fait penser à la farce du pouvoir », tu te le rappelles ?

LÉA. - Fais attention à la table.

MOUNE. - C'est fini, regarde, à l'attaque. Si au moins je pouvais plaire encore à un soldat américain, j'irais vivre là-bas, nous aurions une pompe à essence, je ferais le service avec une casquette, je ferais le plein des Dodge et des Chrysler. Tu veux un chewing-gum ?

LÉA. - C'est mauvais pour les dents.

Le téléphone sonne, Léa décroche.

LÉA. - Oui, oui, non, non, c'est Léa, attendez, je l'appelle, Marthe ? Moune ? Mounette ? Ma Minouche ? elle...

Moune l'interrompt.

MOUNE. - Je suis là.

LÉA. - Réponds, c'est pour toi !

Léa se lève, lui tend le combiné, plie le foulard, le remet dans la boîte et va reprendre les cabas pleins de fleurs, les soulève, les repose, elle écoute.

MOUNE. - Allô, oui, c'est toi, oui, c'est moi, non, tu vois, c'est le même numéro, fidèle au poste, non, j'ai rien dit, si, je suis heureuse, non, je t'assure, Léa oui, pas moi, non, je suis seule, on peut parler, oui, c'était moi, j'ai oublié de payer l'addition, j'avais peur de rater le dernier métro, merci, alors c'était toi, le, quoi, c'était toi en face de moi ? Je n'y vois plus très bien, tu sais...

LÉA. - menteuse.

MOUNE. - Jalouse. Non, je parlais à Léa. Elle est revenue, merci, ta voix n'a pas changé non plus, tu es en poste où ? C'est loin, oui, si tu veux, oui, oui je le veux, pardon j'ai le souffle coupé, ce soir, oui, tard, ici c'est mieux, nous avons un dîner, tu seras mon dessert, non je plaisantais, ne sonne pas, la porte sera ouverte, oui, nous serons seuls. Tu es sûr que ? Oui, moi aussi, mais il ne faut pas le dire, entre onze heures et minuit, j'ai peur, non je n'ai rien dit.

LÉA. -, menteuse.

MOUNE. - Va-t-en. Non, je parlais à Léa. À tout à l'heure. Agapimou, non, je disais « agapimou », c'est peut-être trop tard, non, je n'ai rien dit, à ce soir, oui, oui, oui ...

Elle raccroche.

LÉA. - Et si le dîner se termine tôt ?

MOUNE. - Tu t'incrusteras. C'est le plus beau jour de ma vie.

LÉA. - Tu crois ?

Noir.

9.

Il y a des bacs de fleurs un peu minables, devant les deux fenêtres, en avant-scène, face au public, une petite lampe est allumée sur la table d'ouvrage près du fauteuil de Léa, Yorgos entre, cheveux laqués, lunettes, costume beige, strict, colonial, canne à la main, il retire son manteau et son chapeau et va s'asseoir dans le fauteuil de Léa, Moune entre.

MOUNE. - Ne te retourne pas tout de suite. Je n'ai pas pu m'échapper avant. *Elle s'approche de lui et de dos, l'embrasse sur la tête.* Je n'ai qu'une image de toi, je ne t'ai pas reconnu, hier, pardon.

YORGOS. - Tu m'as empoisonné la vie, Marthe.

MOUNE. - Tu m'en veux ?

YORGOS. - Un peu.

MOUNE. - Un peu beaucoup ?

YORGOS-. C'est cela même, beaucoup. J'ai le droit de me lever et de te saluer?

MOUNE. - Non, attends. *Elle s'approche d'une des fenêtres, entrouvre le rideau.* Pendant tout le dîner, en face, Mme Saint-Treuil n'arrêtait pas de me dire « vous avez laissé une lumière allumée chez vous » ou « vous attendez quelqu'un ? » Léa en profitait pour échanger des regards avec M. Saint-Treuil. Elle aussi est une empoisonneuse. *Elle se retourne, Yorgos baisse les yeux, elle tend les mains.* J'ai plein d'ampoules. J'ai taillé le lierre et la haie de troènes. *Il se lève, prend les mains de Moune et les embrasse.*

YORGOS. -Je suis heureux de te revoir.

MOUNE. - Pas moi.

YORGOS-. Tu n'as pas changé.

MOUNE. - Tu mens.

YORGOS. - Si peu.

MOUNE. - Vraiment si peu. *Il l'embrasse sur le front, elle allait lui tendre les lèvres.* Tout doux, si Léa entrait.

MOUNE. - Elle fait toujours claquer la porte.

YORGOS. - Tu n'as trouvé personne d'autre que moi ?

MOUNE. - A quoi bon ? Si tu avais connu Léon.

YORGOS. - Tu t'es aussi empoisonné la vie ?

MOUNE. - Exact.

YORGOS. - Pourquoi ne m'as-tu pas rejoint à Deradoum en 39 ?

MOUNE. - J'avais pris mon billet, je n'avais rien dit à Léa, j'avais préparé ma valise en cachette, je voulais partir sans laisser d'adresse. Je m'étais acheté des robes en mousseline, des chapeaux de paille avec des bouquets de fleurs. Je voulais partir, aussi à cause de Charlotte, la soeur de Léon, mais tu n'as pas connu Léon, patapon, l'élú de Léa. Tu vois, ça ne sert à rien de raconter. Faudrait pouvoir tout dire en un seul mot. L'amour bascule. Au dernier moment j'ai renoncé.

YORGOS-. Pourquoi ?

MOUNE. - Je ne voulais pas prendre la place d'une morte.

YORGOS-. Précise.

MOUNE. - On ne se remet jamais d'un amour flétri.

YORGOS. - C'est trop beau pour être faux.

MOUNE. -Je ne me plaisais plus, j'ai eu peur, et toi, pourquoi voulais-tu me revoir, pourquoi ?

On a l'impression qu'ils titubent, que ça tangué. Il retire ses lunettes, il essuie comme une larme, ils ne se regardent toujours pas.

MOUNE. - Une larme sèche ?

YORGOS. - Je voulais simplement te dire que je ne souhaitais plus te voir.

MOUNE. - Simplement ?

YORGOS. - Plus jamais penser à toi. Tu ne me quittes pas en pensée, c'est exaspérant.

MOUNE. - Et moi ?

YORGOS. - Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, tu es trop finaude pour cela.

MOUNE. - Et toi, mon gros pataud, quel plaisir prends-tu à tout piétiner ?

YORGOS. - Ma mère disait d'Alecos, ton père, qu'il l'avait rendue malheureuse et qu'Alexandra, ta mère, avait fait le malheur d'un seul, d'un autre².

MOUNE. - C'est dans la famille.

YORGOS. - Je t'adorais.

MOUNE. - Il fallait m'enlever. Ils *se regardent*. Continue, Yorgos, c'est bon. L'estocade, s'il te plaît.

YORGOS. - Je repars demain.

MOUNE. - Demain.

YORGOS. - Je voulais être sûr.

MOUNE. - Sûr ?

YORGOS. - Tes parents n'ont pas vraiment émigré, ils sont venus se cacher ici, avec leurs histoires respectives.

MOUNE. - C'est tout ce que tu avais à me dire ? Et si j'étais venue à Deradoum ?

YORGOS. - Je t'aurais dit la même chose.

MOUNE. - J'avais fait ma valise, tu le sais, maintenant, une valise, un sac, un carton à chapeaux, un véritable équipement.

YORGOS. - Je voulais simplement un peu de quiétude.

MOUNE. - C'est une toute petite histoire, mais c'est la nôtre et j'y tiens.

YORGOS. - Alors, tu me comprends ?

MOUNE. - Pars vite. J'entends des bruits de voix, sur le perron, chez les Saint-Treuil.

YORGOS. - Je n'entends rien.

MOUNE. - J'ai l'oreille fine.

YORGOS. - Si tu veux, je t'emmène ce soir, ailleurs, nous prendrions une coupe de champagne, je te raccompagnerais.

MOUNE. - Parle, parle.

YORGOS. - Réponds.

MOUNE. - Léa s'incruste, elle aussi tourne une page.

YORGOS. - Je ne te comprends pas.

MOUNE. - C'est dans la famille, ces pages-là ne sont jamais vraiment tournées. C'est où Manille, ça ressemble à vanille ?

YORGOS. - Loin. J'ai hâte de me retrouver là-bas, seul. Mon dernier poste, j'y ai acheté une maison, je n'ai plus personne à Athènes.

² La phrase est correcte. Elle a été vérifiée par Jean-Luc, mille et un Mercis à Lui !, qui a transmis manuscrit et tapuscrit du passage litigieux. Il indique d'ailleurs : « La communauté grecque émigrée était assez repliée sur elle-même : ils se connaissaient bien, ce qui peut expliquer que Yorgos ait pu, pas sa mère, avoir eu vent des malheurs conjugaux des parents des protagonistes ».

MOUNE. - C'est loin, ici, aussi.

YORGOS. - Je t'emmène, rien que pour une coupe de champagne.

MOUNE. - Non, oui, attends.

Elle sort.

YORGOS. - Vous jouez toujours du piano à quatre mains ?

MOUNE. - Ne parle pas si fort.

YORGOS. - Ne te parfume pas, s'il te plaît.

MOUNE. - C'est déjà fait.

YORGOS. - Tu étais parfaite.

MOUNE. - J'arrive.

Yorgos remet ses lunettes et fait le tour du salon, il inspecte, entrebâille les rideaux d'une fenêtre sans véritable curiosité et va s'asseoir: dans le fauteuil de Léa, très digne.

MOUNE. - Branche la radio en attendant.

Il branche la radio, ritournelle. Il coupe la radio, nettoie ses lunettes, d'un geste bref vérifie s'il a son portefeuille. Léa entre. Elle se tient au fond, elle retire ses gants.

LÉA. -,Quelle idée de mettre ses gants pour traverser une rue, qu'est-ce que je dis, une impasse, une voie sans issue, la sacro-sainte villa des Fleurs.

YORGOS. - Léa.

LÉA. - Je ne savais pas que vous nous rendiez visite, sinon je serais rentrée plus tôt. Le dîner était ennuyeux mais...

YORGOS. - Mais ?

LÉA. - Il suffit de peu, une intrigue, parfois. Il ne s'est pas passé un jour... *Elle pose ses gants sur le guéridon en les faisant claquer...* sans que Marthe ne me parle de vous. Vous auriez mieux fait de nous en débarrasser.

YORGOS. - Je ne suis pas quelqu'un qu'on choisit.

LÉA. - Pourquoi l'avoir entraînée ?

YORGOS. - L'entraîneuse, c'est elle. Vous avez un beau sac.

LÉA. -.C'est un cadeau de Marthe, méfiez-vous, elle tarde, elle écoute, je la connais.

YORGOS. - Le poison, c'est elle.

LÉA. - Elle a même appris à lire sur les lèvres des gens tout ce qu'ils disent, à distance.

YORGOS. - Nous allons seulement boire une coupe de champagne.

Moune apparaît, en manteau, parée, au fond, dans l'ombre.

LÉA. - Elle commandera une bouteille, c'est le soir de sa vie. Emmenez-la.

YORGOS. -Je repartirai demain, seul.

LÉA. - Lui aussi repart demain, épouvanté, c'est une histoire absurde, je n'irai plus poste restante.

YORGOS. - Plaît-il ?

LÉA. -Je parlais à moi-même. Moune ?

MOUNE. - J'écoute.

LÉA. - Partez vite, je vous souhaite une bonne fin de soirée.

YORGOS. - Vous ne voulez pas venir avec nous ?

LÉA. - Non, j'attends moi aussi, quelqu'un qui viendra ou ne viendra pas, c'est strictement la même chose. *Moune s'approche de Léa.* N'oublie pas tes clés, demain je ratisserai le jardin et tu arroseras les fleurs, vive la France libre !

MOUNE. - Tu ne veux pas venir, c'est sûr ?

LÉA. - Seule, c'est mon plaisir. Léon disait *le sentiment, oui; le sentimental, non.* Filez vite. Bonsoir, monsieur.

Yorgos a mis son manteau et son chapeau. Léa lui tend sa canne.

YORGOS. - Bonsoir, Léa, je vous connais un peu mieux.

LÉA. - Quelle importance, vous êtes tous les mêmes, nous sommes toutes les mêmes. Arrêtez-moi, sinon je vais parler. Et les mots tranchent, séparent, effacent les rêves. Nous sommes tous vieux de naissance.

Moune et Léa se regardent, sourient et s'embrassent. Moune sort devant Yorgos qui se retourne et adresse un dernier geste de la main à Léa qui déjà lui tourne le dos et ouvre en grand rideaux et fenêtres. Seule, elle va s'asseoir dans le fauteuil, branche la radio, on entend « La Marseillaise », elle coupe, lumière sur la petite table, comme au début, Léa fixe la maison d'en face, elle allume une cigarette, tousse, l'éteint et fixe de nouveau la salle. Noir.

10.

Le lendemain, Moune fait le ménage en écoutant de la musique. Elle secoue des choses, coussins, carpettes, châle, par les fenêtres ouvertes. Elle arrose les fleurs. Léa entre en robe de chambre, le visage défait.

MOUNE. - La chicorée est froide, je t'ai appelée trois fois.

LÉA. - J'ai lu toute la nuit. Du Léon.

MOUNE. - Ah non ! Ni l'un ni l'autre S.V.P.

LÉA. - Mes lettres se terminaient par « je t'embrasse, Léa », j'avais toujours peur d'écrire « je t'embarrasse, Léa ».

MOUNE. - Pas ça, bois.

LÉA. - C'est meilleur froid. J'ai rêvé que tu ne rentrais pas.

MOUNE. - Je suis là.

LÉA. - Je t'écoutais quand tu parlais à Yorgos.

MOUNE. - Moi, c'est moi. À partir d'aujourd'hui, nous devenons vieilles, chiche, attention, on vire de bord, on va entrer dans le troisième âge, attachez-vous aux cordages.

LÉA. - Je n'ai gardé aucune lettre de lui, j'avais peur que tu les lises en cachette. Je les relirai, en pensée.

MOUNE. - Si tu crois que tu me touches, tu te trompes. En avant pour le grand ménage, tu ratisses le jardin, promis ?

LÉA. - Il repart en début d'après-midi.

MOUNE. - Moi ? Il est déjà reparti, bon vent.

LÉA. - Le dîner s'est mal terminé. Les Gros sont rentrés chez eux les premiers, Mme Gros avait ses quintes. Puis les Zarla et les Godillot de la Morvandelle. Les enfants étaient couchés. J'avais l'air idiote. Mme Saint-Treuil s'est mise à sangloter, elle a tout compris. Éric a essayé de la consoler, elle s'est fâchée, elle m'a mordu le bras, regarde. Avec ses nouvelles dents.

MOUNE. - Du rififi villa des Fleurs, mange tes tartines.

LÉA. -, Tu n'as pas de cœur.

MOUNE. - J'en ai trop.

LÉA. - Et toi ? Raconte.

MOUNE. - Rien. Maintenant tu dis tout et je ne dis rien. *Elle ramasse le plateau du petit déjeuner et sort avec. Léa allume une cigarette.* Si tu te remets à fumer, c'est toi qui videras les cendriers.

LÉA. - Parle moins fort.

MOUNE. - Ce sont des paroles de victimes, nous devrions être cinglantes et cyniques.

LÉA. - Tu l'empoisonnais !

MOUNE. - Tu l'embarrassais !

Coup de sonnette.

LÉA. - Si c'étaient des voleurs ?

MOUNE. - Chic alors, de l'action.

LÉA. - Vas-y !

MOUNE. - Vas-y, toi, c'est plus captivant, tu as peur.

LÉA. - Nous n'attendons personne.

MOUNE. - Justement.

Coup de sonnette.

LÉA. - Deux fois. Quelqu'un de mal élevé. C'est certainement pour toi.

Moune se lève, sort et revient avec un immense bouquet de fleurs.

MOUNE. - Des glaïeuls, des grandes tiges, des fleurs coupées, c'est de mauvais goût, il y a un mot pour toi. *Elle pose brutalement le bouquet sur les genoux de Léa qui ouvre l'enveloppe et lit le petit mot.* Garde l'épingle, elle te servira à la messe pour me réveiller pendant le sermon. *Elle va chercher un vase.* C'est mon jour pour le bain. Le jour de la chicorée, c'est le jour de mon bain. *Elle pose le vase devant une fenêtre.* Eh bien, fais ton bouquet, bien en vue, qu'il sache au moins avant de partir que tu l'as reçu.

LÉA. - Tu es cruelle.

MOUNE. - Je suis réelle. Parfois je me pince le bras pour savoir si je suis encore en vie, ça me fait très mal, rien à voir avec les morsures de chattes jalouses.

LÉA. - Faisons la paix.

MOUNE. - Autant déménager au Père-Lachaise tout de suite. Je me demande si Léon ronfle dans son cercueil.

LÉA. - Comment peux-tu dire des choses pareilles ?

MOUNE. - Je les dis. *Elle prend le bouquet tout emballé et le plante dans le vase qui déborde.* Je les dis et je les vis intensément.

LÉA. - Regarde ce que tu as fait sur le parquet.

MOUNE. - J'espère que ça fera tache longtemps.

LÉA. - J'ai des souvenirs, moi aussi, tu sais.

MOUNE. - Garde-les, on n'en a jamais assez.

Coup de sonnette.

LÉA. - Ah non !

MOUNE. - C'est un grand jour, le dernier, faut en profiter.

LÉA. - Vas-y, tu es debout.

MOUNE. - Deux vieilles filles assassinées dans leur pavillon de banlieue, il y a déjà les fleurs, on livre peut-être les couronnes.

Coup de sonnette.

J'arrive !

Elle sort et revient avec un bouquet plus fourni, plus rond, plus épanoui, passe prendre un vase, le pose devant l'autre fenêtre prend le mot, garde l'épingle et met le bouquet dans l'autre vase.

Comme ça, en face, il sera jaloux, un vrai reposoir, on se croirait à la Fête-Dieu.

LÉA. - Garde l'épingle.

MOUNE. - J'en ai besoin. Regarde. *Elle fait des trous dans le message qu'elle n'a pas lu, elle pique et pique et pique.*

LÉA. - Tu l'aimes encore ?

MOUNE. - Et toi ? *Léa branche la radio.* Tiens, la Saint-Treuil est à sa fenêtre, elle sourit, il part, il est sur le perron, il a vu les fleurs, ils s'e sont réconciliés, elle ne l'accompagne pas à l'avion, elle.

LÉA. - Arrête, petite soeur.

MOUNE. - Il a une belle tête. Heureusement que j'ai taillé les troènes, je le vois passer, il se retourne, il fait un dernier signe, de l'autre côté. De l'autre.

LÉA. - Tu me fais mal.

MOUNE; - Houla, à l'ouvrage, c'est le printemps, nous allons vivre des années magnifiques.

LEA. - Jure-moi que tu ne me parleras plus de Yorgos.

MOUNE. - Juré craché. *Elle crache gentiment.*

LÉA. - C'est dégoûtant.

MOUNE. - C'est comme si je te demandais de ne plus penser à ce zigoto. Il a quelqu'un au Cameroun, c'est sûr. On ne repart pas si vite.

LÉA. - Et toi, à Manille ?

MOUNE. - J'avais fait ma valise, hier, avant le dîner.

LÉA. -Je vais préparer la mienne, tiens. Elle lui tend le mot, Moune le lit. Je ratisserai avant de partir, c'est promis. Moune lui rend le mot. Je t'écrirai.

MOUNE. - Alors, tu gagnes ? Et de deux.

LÉA. - Il ne faut jamais faire sa valise à l'avance. Tu seras aussi seule avec toi qu'avec moi.

MOUNE. - C'est du Léon.

LÉA. - Ne prononce plus son nom, je te laisse la maison.

MOUNE. - Sous le regard d'en face ? Je ne pourrai plus adresser la parole à personne ? Léa arrête la radio. C'est trop beau pour être faux.

LÉA. - J'ai déjà entendu ça quelque part.

MOUNE. - Ces choses-là n'arrivent que dans la vie.

LÉA. - Ça aussi.

MOUNE. - Je n'ai pas aimé, tout à l'heure, quand tu m'as appelée petite soeur.

LÉA. -Je t'aime.

MOUNE. - Tu me hais, idem. Ou tu m'as, c'est du pareil au même. Tiens, Mme Van Bergen s'est acheté un chapeau neuf. Elle est si mal coiffée, je la comprends. Tu ne verras même pas les lilas en fleur. Nous serions allées voir les roses à Bagatelle.

LÉA. - Avoue que tu as de la peine.

MOUNE. - Ta valise n'est même pas faite, prends la mienne, elle est prête.

LÉA. - C'est limité à vingt kilos.

MOUNE. - Tu pèses une tonne.

LÉA. -Je vais ratisser le jardin. Et je mets tout où ?

MOUNE. - Fais un tas, au milieu et jette ça dessus. *Elle lui flanque les deux bouquets dans les bras.* Tiens, la voiture de la bijoutière a les quatre pneus crevés.

LÉA. -Je suis toute mouillée.

MOUNE. - Tu peux partir, je ne dirai plus un mot.

LÉA. - Mais ?

MOUNE. - Pars.

Léa sort. Moune ferme les fenêtres, range les vases, essuie la tache devant la fenêtre. On entend un bruit de râteau dans du gravier qui va en s'amplifiant. Moune jette les manuscrits de Léon dans une pаниère et les tricots dessus, elle sort avec le tout, revient, met les chaises en fond de

scène, pose la table basse avec la lampe un peu plus au milieu, rapproche la chaise, s'assoit, vérifie si de la main droite elle atteint le téléphone et de la main gauche la radio. Elle décroche le téléphone, raccroche, hausse les épaules, sourit, ferme les yeux, silence. Noir. Dans le noir, des bruits de radio, des musiques des années 50, des bribes, puis des nouvelles, un journal parlé et le discours du général de Gaulle en 58, « je vous ai compris... »

11.

On retrouve Moune en robe de chambre à fleurs, avec chaussons et un drôle de bonnet sur la tête. Même geste avec le téléphone. Elle arrête la radio, elle tire les rideaux, lumière vive, elle ouvre les fenêtres, il n'y a plus de fleurs, regarde en face, sort, revient avec un bol de café, s'assoit dans le fauteuil et boit. On sonne. Elle se lève. Elle rentre à reculons. M. Saint-Treuil apparaît, une valise à la main et une boîte dans l'autre.

ÉRIC. - Je suis désolé de vous déranger. J'aurais dû vous prévenir de ma visite mais je viens à peine de rentrer. Je tenais à vous voir tout de suite.

Moune ôte son bonnet, serre la ceinture de sa robe de chambre, un geste presque coquet dans les cheveux.

MOUNE. - Je me serais préparée, pardon monsieur, mais...

ÉRIC - Appelez-moi Éric. Elle parlait tout le temps de vous, Marthe, Moune, ma Moune, Mounette...

MOUNE. - Où est Léa ?

ÉRIC. - La voici. *Il lui tend la boîte.* Elle s'est endormie, elle ne s'est pas réveillée, peut-être dormais-je profondément. *Il pose la valise.* J'ai regroupé ses affaires. Pourquoi ne répondiez-vous jamais à ses lettres ?

MOUNE. - C'est tout ce qui reste d'elle ?

De la boîte elle sonne une urne d'ébène qu'elle va poser sur le fauteuil.

ÉRIC. - Tout s'est passé si vite, j'ai voulu vous éviter un déplacement.

MOUNE. - Vous avez été heureux ensemble ?

ÉRIC. - Oui.

MOUNE. - Pas plus ?

ÉRIC. - Un peu.

MOUNE. - Votre femme vous attendait.

ÉRIC. - Elle savait bien que je reviendrais, tôt ou tard. J'en profite pour prendre ma retraite.

MOUNE. - Vous en profitez ?

ÉRIC. - Je vous en prie, Marthe.

MOUNE. - Appelez-moi mademoiselle, je ne vous connais pas.

ÉRIC. - Je sais tout de vous.

MOUNE. - Moi pas.

ÉRIC. - Ne soyez pas amère.

MOUNE. - Je suis ce que je suis. *Elle hausse les épaules, essuie une larme. Il s'approche d'elle.* Partez, vite, maintenant c'est vraiment la fin, mission accomplie.

ÉRIC. - Vous n'avez pas le droit de parler ainsi.

MOUNE. - Je n'ai jamais eu aucun droit, pas même celui de mes rêves. Savez-vous que plus personne ne m'adressait la parole villa des Fleurs ? La bijoutière et les Van Bergen étaient devenus un peu plus aimables, c'est tout. Mais en face, qu'est-ce qu'on voit, d'ici, en face, je vous le demande ? Votre femme vous attend sur le perron. Elle se donne en spectacle, l'époux prodigue. Approchez, vous la verrez. *Éric ne bouge pas.* Nous n'avons pas à nous donner en

spectacle, nous n'avons à dire que ce que nous taisons. J'aurais dû ouvrir un bordel, un lupanar si vous voulez.

ÉRIC-. Mon épouse propose de faire dire une messe.

MOUNE. - Jamais nous n'avons été du genre trois petits tours et puis Amen. C'est chacun pour soi, le saviez-vous ?

Il prend une enveloppe dans la poche intérieure de sa veste et la tend à Moune.

ÉRIC - Ce sont les actes légaux. Il y a aussi le testament de votre soeur, je suppose que vous avez un notaire.

MOUNE. - Léon en avait un.

ÉRIC-. Léon ?

MOUNE. - N° 1, avant vous, le prédécesseur. Ne faites pas semblant d'avoir oublié.

ÉRIC. - Pardon.

MOUNE. - Partez.

ÉRIC. - Je suis à votre entière disposition, n'hésitez pas à m'appeler, ça m'ennuie de vous laisser seule.

MOUNE. - Les Van Bergen marient leur fille cet après-midi. Je suis invitée, j'y vais, c'est au temple du boulevard d'Inkerman, en face du lycée Pasteur. Je vais me faire belle. Je suis une oecuménique, moi.

ERIC. - Vous...

MOUNE. - Partez.

Éric sort, Moune fait le tour du fauteuil, ouvre l'urne, la referme, regarde ce qui se passe en face, s'approche de la valise, l'ouvre, en extrait le sac avec le foulard noué puis la robe noire, sort en emportant le tout, un vide, un silence, elle revient en robe noire, sac à la main. Dans la valise elle trouve des chaussures à talons. Le téléphone sonne, elle ne répond pas. Le téléphone ne sonne plus, elle rapproche les chaises comme avant, prend l'urne et va vider les cendres dans les deux bacs à fleurs en remuant un peu la terre à chaque fois, elle a les mains terreuses, elle s'embrasse le bout des doigts, elle ferme les fenêtres, tire les rideaux. Noir.